

Une œuvre, un artiste

Foudroyée par le divin Telle est Sémélé devant Jupiter, comme le spectateur devant cette œuvre de taille respectable : 212 x 118 cm. Elle fut livrée à son commanditaire, Léopold Goldschmidt, en 1895. Mais Moreau entreprit le tableau dès 1888. Il utilisa notamment la photo pour figer des modèles dans les poses voulues avant de les reproduire sur la toile.

Musée Gustave-Moreau, Paris.

RENÉ-GABRIEL OUEDA/RMN-GRAND PALAIS



Jupiter et Sémélé de Gustave Moreau

Tableau de fin de carrière de l'artiste, *Jupiter et Sémélé* peut être considéré comme une œuvre testamentaire nourrie d'une profonde réflexion sur l'art ainsi que l'incarnation de la quête de l'absolu et du sublime, chère à l'artiste. **PAR SERGE LEGAT**



Artiste inclassable, oscillant entre éclectisme et modernité, Gustave Moreau s'affirme comme le prince des peintres symbolistes français. Dans son œuvre, les mythes ne sont jamais simples, mêlant références bibliques et païennes. Il considère la peinture comme étant «*cosa mentale*» à l'instar de Léonard de Vinci ou de Nicolas Poussin. Elle ne doit pas chercher à recréer la réalité de la nature mais elle doit, au contraire, s'adresser à l'esprit et faire, encore plus que penser, rêver le spectateur. Dans cette démarche, Gustave Moreau peut être considéré comme l'un des maîtres du symbolisme, tel que Jean Moréas le définit dans son manifeste publié dans *Le Figaro* en 1886. De même que Pierre Puvis de Chavannes ou Odilon Redon, Moreau consacre le rôle, dominant et essentiel, de l'imagination, à rebours des artistes ou des penseurs du réalisme et du naturalisme. Le symbolisme affirme la prééminence de la pensée sur la

forme, ce qu'Albert Aurier synthétisera, en 1891, dans le *Mercure de France*: «L'œuvre d'art sera idéiste, symboliste, synthétique, subjective, décorative.» Monumentale par ses dimensions comme par son ambition symbolique, *Jupiter et Sémélé* témoigne de l'attrait du peintre pour la mythologie, le mystère et l'ornementation foisonnante.

Atmosphère d'opulence mystique

Inspirée d'un épisode des *Métamorphoses* d'Ovide, l'œuvre illustre la tragédie de Sémélé, amante mortelle de Zeus (Jupiter). Sémélé, fille de Cadmos, le fondateur de Thèbes, et d'Harmonie, fut foudroyée lorsqu'elle demanda à son amant, sur les traîtreux conseils d'Héra (Juno), de se montrer à elle dans sa toute-puissance. Au centre de la composition, Jupiter, hiératique et impassible, siège sur un trône de pierres précieuses, couronné d'un diadème solaire. Sa figure puissante et figée domine l'ensemble de la scène. Contre lui repose le corps inanimé •••

En quatre dates

6 avril 1826

Naissance de Gustave Moreau à Paris.

De 1857 à 1859

Séjour en Italie où il rencontre Edgar Degas, qui devient un ami.

1892

Il devient professeur à l'école des Beaux-Arts de Paris avec, pour élèves, Henri Matisse, Albert Marquet ou Georges Rouault.

18 avril 1898

Décès à Paris.

Une œuvre, un artiste

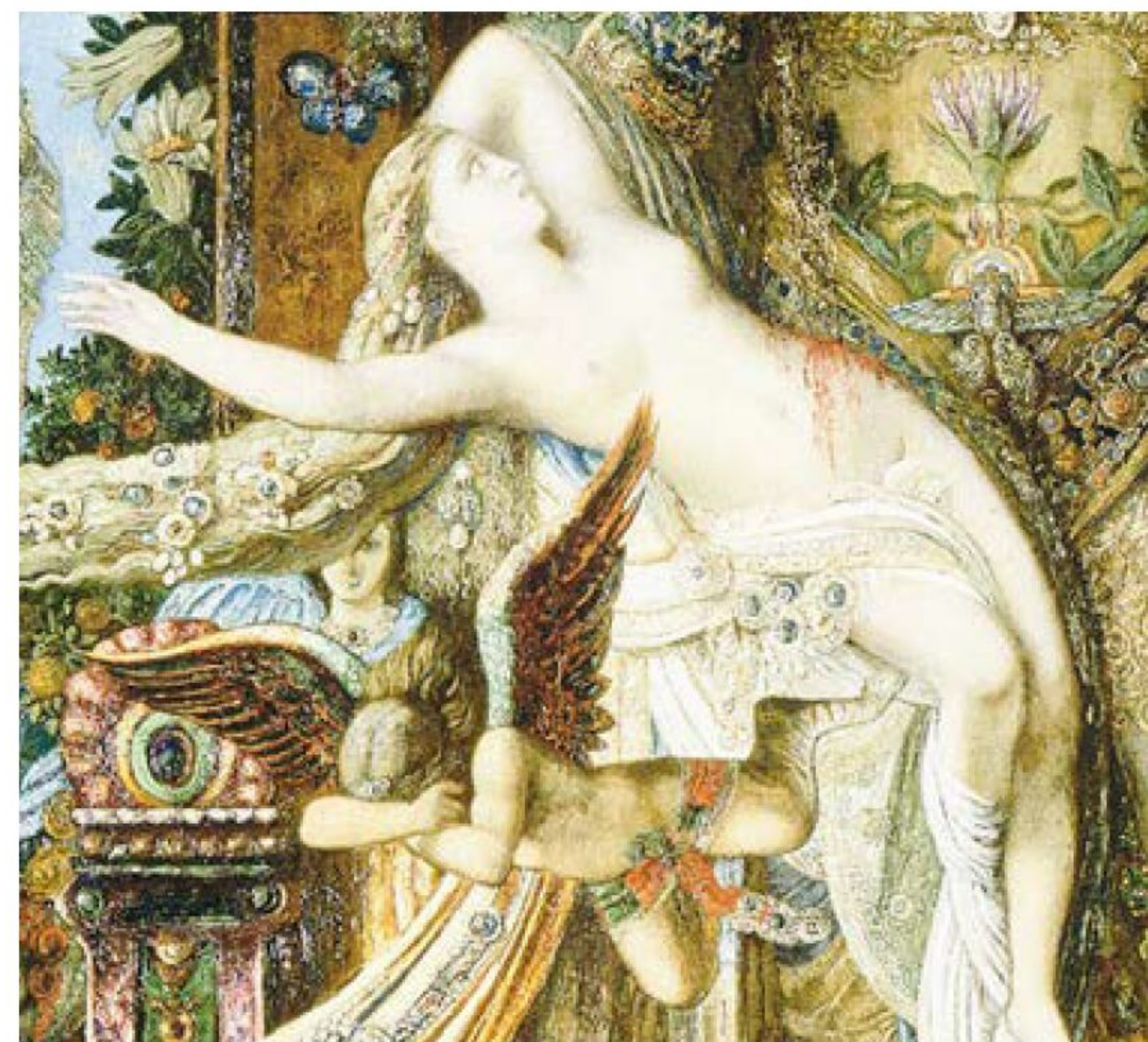


JUPITER

Le roi des dieux est peint strictement de face, monumental et hiératique, assis « en majesté ». Son image reprend celle du Christ nimbé de lumière, lors de la fin des temps après le Jugement dernier. Il rappelle le Christ du *Jugement Dernier* peint par Michel-Ange sur le mur d'autel de la chapelle Sixtine. Rompant avec la tradition iconographique, le dieu est imberbe et tient une lyre de sa main gauche, instrument habituel à Apollon ou Orphée (la figure masculine favorite de Gustave Moreau et son double pictural). L'artiste en fait ainsi, au-delà d'un dieu terrible, un dieu poète.

SÉMÉLÉ ET BACCHUS (DIONYSOS)

La fragile Sémélé est représentée foudroyée, le corps ensanglanté, appuyée contre la cuisse droite de Jupiter. Auprès d'elle, un personnage ailé exprime la plus grande des douleurs en cachant son visage dans ses bras. Moreau le nomme « le génie de l'amour terrestre, le génie au pied de bouc ». Mais il peut être aussi identifié comme Bacchus, l'enfant porté par Sémélé, le fruit de ses amours tragiques avec Jupiter. Le fœtus, condamné à disparaître avec sa mère, sera sauvé par le dieu qui le portera dans sa cuisse, après l'avoir arraché au flanc maternel, pour mener la gestation à terme. Ainsi naîtra une nouvelle divinité, Dionysos ou Bacchus, qui sera le dieu du vin, de l'agriculture et le protecteur du théâtre... à l'origine de l'expression « être né de la cuisse de Jupiter » !



HÉCATE

Elle apparaît au bas du tableau, la tête surmontée d'un croissant de lune. « Céleste, terrestre et infernale déesse des routes, reine de la nuit, ennemie du soleil, amie et compagne des ombres », elle est la déesse de la Nuit, de la Lune et de la Magie. Près d'elle « s'entassent la sombre phalange des monstres de l'Érèbe, des êtres hybrides qui doivent attendre encore la vie de lumière, les êtres de l'ombre et du mystère, les indéchiffrables énigmes des ténèbres », selon les mots de Gustave Moreau.

... de Sémélé, image pathétique, dans son abandon et sa petitesse, de la vulnérabilité des humains face aux rivalités amoureuses des dieux et déesses de l'Olympe. La disproportion des corps de Jupiter et de Sémélé traduit celle séparant le divin de l'humain.

À la base du trône, deux allégories : la Mort qui porte une épée ensanglantée et la Douleur, couronnée d'épines tel le Christ, qui tient un lys, symbole de pureté. Elles « forment la base tragique de la vie humaine » pour Moreau. Autour du couple central se déploie

tout un univers étrange et fabuleux, riche de couleurs précieuses et de détails énigmatiques. Les tonalités d'or, de rouge profond et de bleu outremer créent une atmosphère d'opulence mystique, accusant la dimension sacrée et funèbre de la scène. Le goût de Gustave Moreau pour l'excès décoratif, les couleurs saturées et les symboles hermétiques s'exprime pleinement dans ce tableau et privilégie la suggestion et l'allusion à la narration directe. À la fin de sa carrière, en quête de spiritualité, Gustave Moreau superpose à l'his-

toire mythologique une atmosphère et une réflexion existentielles et quasi-mystiques. L'œuvre devient une méditation sur la fatalité et le destin. Sémélé, en voulant contempler la toute-puissance de Jupiter, succombe à son orgueil et à sa soif de connaissance ; sa destinée illustre la punition réservée à ceux et celles qui dépassent les limites imposées aux mortels. Les dieux païens comme le dieu des chrétiens punissent l'arrogance des hommes. Sémélé devient cependant une figure sacrificielle pour laquelle le peintre exprime toute son empathie.

Artiste de l'excès et de la démesure

Le syncrétisme habituel à l'artiste transcende l'anecdote mythologique pour atteindre les hautes sphères du message chrétien. Gustave Moreau, face à sa toile, s'exprime ainsi : « C'est une ascension vers les sphères supérieures, une montée des êtres épurés, purifiés par le divin, la mort terrestre et l'apothéose dans l'immortalité. Le grand mystère accompli, toute la nature est imprégnée d'idéal et de divin, tout se transforme. C'est un hymne à la divinité. » Peintre réservé et secret dans sa vie, Gustave Moreau devient, dans ses œuvres de fin de carrière, un artiste de l'excès et de la démesure.

Le peintre, à l'image de Sémélé, aspire à l'absolu, quitte à se détruire dans sa recherche. Jacques Brel, devenu Don Quichotte dans *L'Homme de la Mancha*, chantait en 1968, de façon bouleversante, « rêver un impossible rêve » et sa quête de « l'inaccessible étoile » ! De la même façon, le monde fascinant et sublime que Gustave Moreau crée doit ouvrir à l'amateur d'art les portes d'un univers étrange et mystérieux, où le visible et l'invisible se rejoignent. Jean Lorrain, dans le quotidien *L'Événement* en novembre 1888, surnomme Gustave Moreau « un maître sorcier » et le décrit ainsi : « Gustave Moreau, nom magique et troublant, cher à tous les rêveurs et souffrants de ce siècle de basses ambitions et d'œuvres vilainement prosaïques, Gustave Moreau, nom suggestif et dominateur, dont les syllabes lentement prononcées sont comme le *Sésame, ouvre-toi !* du domaine des mythes et des splendides évocations du passé, car il n'y a pas à s'y tromper, Gustave Moreau est un enchanteur hanté jusqu'à la souffrance des symboles et des énigmes des anciennes théogonies. »

L'atelier de Moreau, écrin du symbolisme

Lieu parisien sans pareil, situé au cœur du quartier nommé, à l'époque, la Nouvelle Athènes, le musée Gustave-Moreau ouvre ses portes en 1903. Maison d'artiste, il est aussi l'un des plus riches et étonnants musées monographiques français. Avant de devenir un musée, l'hôtel particulier, sis au 14, rue Catherine de La Rochefoucauld dans le 9^e arrondissement, fut la maison familiale de l'artiste, achetée en 1852 par son père, Louis Moreau (architecte de la ville de Paris, élève de Charles Percier). En 1895, à la demande de Gustave Moreau, l'architecte Albert Lafon repense et transforme la demeure familiale en musée. Les travaux se focalisent principalement sur la création des deux grands ateliers des deuxième et troisième étages, vitrés au nord. Les appartements du premier étage sont aménagés en lieu de souvenir sentimental évoquant la famille, les proches et les amis du peintre. Dans son testament de 1897, il lègue l'hôtel

particulier et ses collections (peintures, aquarelles, dessins...) à l'État français. André Breton le visite en 1912 et écrit : « La découverte du musée Gustave Moreau, quand j'avais 16 ans, a conditionné pour toujours ma façon d'aimer. La beauté, l'amour, c'est là que j'en ai eu la révélation à travers quelques visages, quelques poses de femmes. Le « type » de ces femmes m'a probablement caché tous les autres ; ç'a été l'envoûtement complet. [...] J'ai toujours rêvé d'y entrer la nuit par effraction, avec une lanterne. Surprendre ainsi la *Fée aux griffons* dans l'ombre, capter les intersignes qui volettent des *Prétendants à L'Apparition*, à mi-distance de l'œil extérieur et de l'œil intérieur porté à l'incandescence. » Ces quelques lignes du poète surréaliste sont un merveilleux hommage à un fascinant artiste dont l'œuvre est présentée dans un cadre exceptionnel, à découvrir ou à redécouvrir !



Maison-musée Achetée en 1852, la bâtisse familiale est agrandie en vue de former un musée dans les dernières années de la vie du peintre, qui y meurt en 1898. L'essentiel de son œuvre y est conservé. 14, rue de la Rochefoucauld, Paris 9^e.